

LES GRANDS CONCERTS

Société des Concerts du Conservatoire

Festival espagnol, cette fois... » *Sangre y sol*, couleur de ma patrie ! » dit le héros d'un beau dramelyrique d'Alexandre Georges, que Paris ne connaît pas. Il n'y a pas eu de *sang* dans les pages d'Albeniz et de Manuel de Falla que nous avons entendues ; mais pour du *soleil*... jusqu'à l'éblouissement ! De la danse aussi : il est bien rare qu'une musique espagnole n'en soit pas essentiellement imprégnée. Trois des morceaux qui composent l'*Iberia* d'Albeniz, pour commencer. Orchestrés par Arbos, c'est vraiment presque une autre œuvre. Quel épanouissement sonore, quelle rutilance ! Un choix, évidemment, s'impose entre les pièces, tantôt l'une, tantôt l'autre : à les entendre toutes ainsi magnifiées, on deviendrait un peu fou ! D'Albeniz encore trois pages pour guitare nous ont été jouées, avec finesse et sobriété, avec goût, par M^{lle} Ida Presti. De Manuel de Falla, ce furent les cinq morceaux intitulés *Nuit dans les Jardins d'Espagne*, où le piano collabore avec l'orchestre dans ces impressions pittoresques et chatoyantes : M^{lle} de Castro a fait valoir sa partie avec un jeu clair et étincelant ; puis une page du savoureux ballet inspiré d'Alarcon : *le Tricorne*, brillant, fougueux, évocateur... Nous avons eu encore la *Procession del Rocio* (de la Rosée), de Turina, où les danses se mêlent aux chants religieux, pleines d'animation et de couleur sonore. Enfin, un régal bien rare nous a séduits, une œuvre de Raoul Laparra (on ne dira pas qu'il soit déplacé parmi ces maîtres espagnols), une suite d'impressions de ses jeunes années enthousiastes au pays basque : *Lore Dantzariak*, les fleurs qui dansent, l'évocation des parfums qui enivrent l'imagination du promeneur. Ce sont quatre petits tableaux, mais ils ont quelque chose que n'ont pas les autres et qui est bien la marque du musicien : la poésie ! C'est M. Jean Clergue qui, cette fois, dirigeait l'orchestre.

Henri DE CURZON.

Concerts-Colonne

Samedi 12 février 1938. — M. Paray a entrepris depuis un mois environ, à raison d'une symphonie chaque semaine, l'audition intégrale du cycle Beethovenien. Le soin et le fini qui président à ces exécutions sont si remarquables qu'ils font de ce chef et de l'orchestre Colonne les concurrents les plus redoutables des grandes phalanges internationales spécialisées dans l'interprétation de ces chefs-d'œuvre. Je ne saurais recommander aux mélomanes parisiens d'auditions plus parfaites.

Après la Septième, la Huitième et la Cinquième, c'était aujourd'hui le tour de la *Quatrième Symphonie*.

La première audition d'*Aoual et Tzère* de J. Janin n'a effarouché personne ; voilà de la musique telle que nous voudrions n'en pas entendre trop souvent. Convenablement orchestrée du reste, mais d'une platitude sans limites, elle contient sans exception tous les lieux communs entendus depuis cinquante ans, sans oublier la teinte exotique du style « film documentaire ». Quel riche contraste offraient avec elle les trois *Escalaes* que M. J. Ibert a faites à Rome-Palermo, Tunis-Nefta et Valencia. La couleur un peu ravélienne, mais si généreuse, s'y marie aux rythmes de la manière la plus séduisante.

Le Tombeau de Couperin de Ravel fut également entendu avec un vif plaisir ; nous le préférons tout de même dans sa version originale et pianistique. Seul, à notre sens, le Rigaudon trouve à l'orchestre la pétulance qu'aucun pianiste, si talentueux soit-il, ne pourrait réaliser. Mais pourquoi nous avoir privé des dentelles de la Forlane ?

M. Vlado Perlemuter, qui interprétait les *Variations Symphoniques* de Franck, fit valoir des qualités de sonorité et de musicalité ; son succès fut très vif.

R. F.

Dimanche 13 février. — Une remarquable exécution de la *Symphonie Fantastique*, une inoubliable traduction de l'*Apprenti Sorcier* (Dukas) et une première audition pleine d'intérêt, voilà ce qu'offrait aujourd'hui M. Paray à un public aussi nombreux que fidèle.

M^{me} Germaine Lubin fut pour M. Tony Aubin une Cressida de grande envergure. Tour à tour cruelle et éprise, elle fit valoir, par les innombrables ressources de son art, une œuvre qui ne laissa personne indifférent. M. Tony Aubin possède en effet un sens très remarquable de la couleur et de la ligne mélodique expressive. L'œuvre entière, et plus particulièrement le Prélude dont il confie l'exécution aux cuivres, témoignent d'une parfaite maîtrise de l'orchestre. Nous souhaitons vivement entendre bientôt une audition intégrale de Cressida.

Ce furent ensuite le *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune* (Debussy) et le délicieux *Pelléas et Mélisande* de Fauré, que l'on entend trop rarement à notre gré.

Le bouquet de la séance, fut, je l'ai déjà dit, une interprétation de l'*Apprenti Sorcier* étincelante de verve, d'esprit dramatique et de sensibilité ; la caresse finale ne nous a jamais paru plus tendre ni plus belle.

R. F.

Concerts-Lamoureux

Samedi 12 février. — Signalons, en premier lieu, l'accueil particulièrement chaleureux qui a été fait à la Suite symphonique de Francis Casadesus : *Bretagne*, tirée de l'importante musique de scène écrite il y a dix ans pour la pièce d'André Dumas. Elle comporte trois parties : *Prélude* (les Feux de la Saint Jean), *Pastorale* (Pâques fleuries), *Finale*, large et sonore évocation de la fête et de la procession de Notre Dame de la Clarté. Ces trois parties, traitées en un style ample et généreux, font avec beaucoup de discernement appel au folklore de l'Armorique. Les chants nés de l'âme mystique et féerique du pays celte passent et repassent, magnifiés par les timbres du grand orchestre, bruisant de cloches et de binious. L'effet d'ensemble est puissant, chargé de rêves, de prières, de mélancolies, parfumé par la houle atlantique.

Quand cette voix d'Occident est venue nous éveiller, nous étions encore sous la tendre hypnose de la *Ballade faurénne*, dans l'enlacement affectueux et artiste de ses traits et arabesques, que les doigts délicats et agiles de M^{me} Clara Haskil avaient maniés avec un talent travaillé.

Journée de passion, de couleurs et de rythmes, d'ailleurs. Le programme, très favorable à Eugène Bigot, ne comportait-il pas la *Symphonie* de Chausson — toujours pleine de cris et ardente sous les inévitables rides — l'émouvante légende de d'Indy : *Sauge fleurie*, l'étonnante et magnifique *Alborada del Gracioso* de Ravel, enfin *España* de Chabrier.

Dimanche 13 février. — Grand concours de peuple. J'écoute le concert appuyé au mur, n'ayant pu découvrir un siège. Si la sonorité des premiers violons me frappe en toute sa plénitude, celle du pianiste Kilenyi ne me parvient que d'au delà ces pupitres zélés. Je n'en puis donc pas adéquatement juger. Mais le jeu m'apparaît séduisant, exact, nuancé, sensible. Et puis, quel charme recèle cette *Grande Fantaisie* schubertienne dans le ton clair et pur d'*ut*. De l'emprise des instruments de l'orchestre, voici que se dégage la voix du piano qui s'emploie en des cadences larges, libres, aisées. De temps à autre passe l'amoureuse mélancolie d'un air de danse. Et c'est la péroration en un tutti ascendant. M. Kilenyi est acclamé.

Eugène Bigot, qui a allégé sa *Valse de Méphisto* et lui a donné le mordant voulu — c'est une pièce d'un modernisme surprenant — a sa juste part de succès. La forme de son orchestre est actuellement remarquable. Il la manifeste par de fort belles exécutions de l'Ouverture de *Rosamonde* de la *Symphonie Inachevée*, et des *Préludes* de Liszt.

Roger VINTEUIL.